



# Johnny Hallyday

L'IDOLE DES JEUNES  
Corinne François-Denève

à

20  
ans



AU DIABLE VAUVERT

Extrait de la publication

Corinne François-Denève

# Johnny Hallyday à 20 ans

L'idole des jeunes



## Collection dirigée par Louis-Paul Astraud

### **Déjà parus**

MARILYN MONROE À 20 ANS, Jannick Alimi  
GUSTAVE FLAUBERT À 20 ANS, Louis-Paul Astraud  
JEAN GENET À 20 ANS, Louis-Paul Astraud  
HONORÉ DE BALZAC À 20 ANS, Anne-Marie Baron  
MARGUERITE DURAS À 20 ANS, Marie-Christine Jeannot  
COLETTE À 20 ANS, Marie Céline Lachaud  
MARCEL PROUST À 20 ANS, Jean-Pascal Mahieu  
JEAN-JACQUES ROUSSEAU À 20 ANS, Claude Mazauric  
ERNEST HEMINGWAY À 20 ANS, Luce Michel  
BORIS VIAN À 20 ANS, Claudine Plas  
ALBERT CAMUS À 20 ANS, Macha Sery

ISSN : 2109-6368

ISBN : 978-2-84626-514-0

© Éditions Au diable vauvert, 2013

Au diable vauvert  
[www.audiable.com](http://www.audiable.com)  
La Laune 30600 Vauvert

Catalogue disponible sur demande  
[contact@audiable.com](mailto:contact@audiable.com)

*Pour les mariés de 1966 – évidemment!  
Pour B., sans qui les mots ne sortiraient pas.  
Et pour Arthur D. qui, dans vingt ans, sera évidemment  
fan de Johnny!*

L'auteure tient à remercier Marion Guillochon, Caroline Moine et Thibault Le Hégarat pour leurs références; Gilles Patrat, Martine Roy, et bien sûr Josette Sureau et Manou Roblin.

*Je veux lancer au ciel comme un défi  
le cri de mes 20 ans  
Le cri de la jeunesse, le cri de la jeunesse  
Qui veut défier le temps  
Je cours après ma chance cherchant la route  
Je veux de l'expérience pour me brûler les mains  
Pour me brûler les mains.*

« Il faut saisir sa chance », chanson interprétée  
par Johnny Hallyday en 1961

Paroles : Charles Aznavour.

Musique : Georges Garvarentz  
*Viens danser le twist* © Philips

*On joue toujours avec les allumettes  
Avec les flammes, avec le désir  
On n'a qu'une envie, qu'une requête  
De rire comme si on n'allait jamais mourir  
On a passé l'âge d'être bête  
Pas celui de se faire éblouir  
Chaque journée est une conquête  
Qu'il faut abattre d'un sourire  
Dis-moi que la vie est encore plus belle  
Quand on n'a plus 20 ans  
Est-ce qu'on peut encore toucher le ciel  
Quand on n'a plus 20 ans  
Donne-moi des monts et des merveilles  
Comme si j'avais 20 ans.*

« 20 ans », chanson interprétée  
par Johnny Hallyday en 2012

Paroles : Christophe Miossec.

Musique : David Ford  
*L'Attente* © Warner



## Prologue

En 1964, tout juste sortie de l'écriture de son *Lol V. Stein*, Marguerite Duras pige pour *Adam*, luxueuse publication pour hommes fondée en 1925. Le numéro 289 de mars 1964, vendu 4 francs, déroule un sommaire hétéroclite. Pierre Bénichou s'intéresse à la montée en puissance des skieurs américains, Ève Max nous révèle de lourds secrets (« Dis-moi qui est ta femme, je te dirai qui est ta maîtresse »), Jacques Serguine place une nouvelle, la Volkswagen Variant S fait l'objet d'une étude de fond, tandis que sous le titre « Une jungle nommée désir » s'alanguissent des beautés noires fort peu vêtues, allongées sur des peaux de bêtes (on préfère ne pas évoquer la rubrique « Adam-Santé » : « Donnez envie qu'on vous embrasse »). Dans l'ours, Marguerite Duras est présentée en ces termes : « Littérature, journalisme, cinéma. L'une des femmes de lettres qui marque le plus profondément son époque. *Un barrage contre le pacifique, Moderato*



*Cantabile, Hiroshima mon amour, Une aussi longue absence* sont dans son carcan (*sic*). Duras s'est donc courageusement rendue, en service commandé, chez Johnny Hallyday, «la vedette française actuellement la plus adulée» «et dont la personnalité est sans doute la plus opposée à la sienne». Elle a tiré de la rencontre deux feuillets, sobrement intitulés «La Ferrari, le poireau et l'autobus».

Un petit médaillon présente une photo des deux protagonistes de la surréaliste rencontre: l'écrivaine, en tailleur pelucheux, de profil, semble parler, sous le regard (inquiet? fasciné?) d'un Johnny muet, de face, beau et blond. Il faut croire que l'intervieweuse parle, et que l'interviewé écoute. Ou en tout cas que quand il parle, elle écoute peu. Ou encore, comme elle le dit elle-même, qu'il ne comprend pas, qu'il ne peut pas comprendre. Elle pense que la vedette débite au kilomètre des discours convenus, répétés ou appris: il est trop jeune pour connaître les femmes. Il ne veut pas se marier et ne veut pas avoir d'enfants avant ses 30 ans. Il croit à la vertu du travail. Il parle, mais il marche aussi. Et Duras est fascinée par cette marche «comme au premier jour» – que l'on imagine nonchalante, cinématographique, terriblement sensuelle.

Et arrive le moment sublime, forcément sublime. Marguerite voit enfin en Johnny «la fêlure», «le paradis perdu», l'«appartenance à jamais voilée», cet ennui métaphysique, cette angoisse terrible qui saisit l'écrivain, le livre fini, ou le chanteur, une fois sorti de scène. La chanson «L'Idole des jeunes», sortie l'année précédente, ne dit pas autre chose.

La Ferrari, le poireau et l'autobus? La Ferrari est

celle de Johnny, ce signe extérieur de richesse, de réussite, clinquant et incongru, pour un si jeune homme. Le poireau et l'autobus? Une anecdote sur l'ennui: un garçon qui s'ennuie, qui jette un poireau sur un autobus qui passe sous sa fenêtre, et qui attend le retour de ce même autobus, et de son poireau – un repère, un rythme, une anecdote incongrue dans la journée absurde et abrutissante d'angoisse. Le temps... Arrivée «à huit heures», Marguerite Duras repart à «huit heures moins le quart». Comme on doute qu'elle ait passé douze heures avec Johnny et ses amis, on peut quand même se demander si l'écrivaine n'a pas été quelque peu victime du charme hypnotique de l'interprète de «Da dou ron ron».

En mars 1964, Johnny a 20 ans. Cette jeunesse étonne et fascine l'écrivaine: «Quoi qu'il dise, il est un "homme arrivé" à 20 ans, comme Ford à 80.» La réussite précoce du chanteur l'agace et l'angoisse tout autant: «À 20 ans, quoique vous en disiez, vous avez quand même présent dans votre vie ce à quoi d'autres rêvent. L'avenir est là pour vous, le rêve est atteint. Est-ce que vous ne pensez pas à ça le matin?» Mais Duras insiste aussi sur le fait que Johnny, à 20 ans, s'en donne 30. Johnny: vieux jeune, jeune vieux. Jeune par son état-civil, son public, son physique. Vieux par son succès, sa richesse, son métier.

À 20 ans, Johnny est déjà l'idole des jeunes. Il a tout eu, tout réussi. On lui prédit la chute, ou l'oubli. On ironise sur sa «fulgurante carrière». On voit en lui un météore propulsé par cette nouvelle société de consommation sortie de la guerre. Un pur produit de la télé naissante, de la radio, qui envahit les foyers; un

chanteur formaté pour tous ces jeunes gens issus du « baby-boom », et qui dépensent leur « argent de poche » en 45 ou, pour les plus riches, en 33 tours, en revues pour ados, en concerts assourdissants. En juillet 1963, dans *L'Express*, Mauriac s'en prend à ce Dieu caché, la publicité, qui livre Hallyday « à quelques hommes sans visage et sans nom ». En 1966, la pièce *Les Idoles* de Marc'O met en scène trois stars yé-yé (Gigi la Folle, Charly le Surineur et Simon le Magicien) qui racontent la fabrication de leur personnage par le show-business. Johnny, produit de la société du spectacle?

Entre la Ferrari, le poireau et l'autobus, Duras résume Johnny en six rubriques : les filles / la chance / le succès / l'angoisse / Sagan / Kafka. Kafka, parce qu'il pourrait le lire, et qu'il s'ennuie. Sagan, parce que c'est une « jeune » idole (propulsée quelques années plus tôt) qu'il croise à Saint-Trop', ou dans les boîtes. Le succès ? C'est une star. Les filles ? Ce sont ses premières fans. Johnny est le beau gosse à conquêtes, le sex-symbol aux yeux bleus. La chance ? Il faut bien en avoir eu, non, pour arriver là où il en est ! Sinon, des milliers de chanteurs, plus beaux, plus travailleurs, meilleurs, seraient des stars aussi. L'angoisse ? Elle le taraude, selon Duras. En décembre 1963, le premier hors-série de *Salut les copains* est consacré à Johnny Hallyday. Un article résume la success-story de Johnny en quatre mots : vocation, courage, talent, amitié. À Duras la vision métaphysique, au magazine pour jeunes la valeureuse histoire du « jeune homme qui réussit », censée donner de l'espoir aux milliers de lecteurs-gratteurs de guitare. Pourquoi lui ? Et pourquoi pas moi ?

# D'où viens-tu Johnny?

Paris-Londres 1943-1949

En France, tout commence par des chansons. Avec Johnny encore plus. Les chansons de Johnny permettent de reconstituer son parcours : « Né dans la rue », « Fils de personne », il est « L'Idole des jeunes », puis un « Chanteur sans amour », un « Chanteur abandonné », mais un « Survivant », qui a « Oublié de vivre », mais pour qui « Ça ne finira jamais ». Il a encaissé les « Coups » ; il chante son « Anneau d'or » ou « [S]on Fils », fredonne « À propos de [s]on père », se rappelle « [S]es souvenirs, [s]es 16 ans », évoque « [S]a Vie » ou éructe « [S]a Gueule ». Voilà la biographie écrite : la vie de « Johnny » est dans ses chansons. Les fans les écoutent, les apprennent, les reprennent, reconnaissent des moments de la vie de leur idole, ou y projettent leur propre histoire. « Johnny » grandira et mûrira au fil des années. Au gré de ses chansons, il sera délinquant, père, époux, amant, désespéré, supplicié, ressuscité, fournissant aux fans de changeantes images, de

lui-même ou d'eux-mêmes, ou de nouveaux reflets d'une société en mutation, dont il accompagnera les métamorphoses. « Johnny Hallyday » a abandonné son corps aux mots de ses auteurs, chargés d'habiter le personnage « Johnny ». Ah, « L'Idole des jeunes », cela décrit tellement bien Johnny ! Mais c'est en fait l'adaptation très fidèle du tube de Ricky Nelson, « *Teenage idol* ». Ah, « Fils de personne », c'est tellement Johnny. Mais c'est encore une adaptation – « *Fortunate Son* » de Creedence Clearwater Revival. Ah, « Ma Gueule », c'est tellement Johnny ! Sauf que la chanson a été pensée pour une actrice au physique peu facile, fort célèbre en son temps, Alice Sapritch. Mais alors, qui est « Johnny Hallyday » ?

« Une boum chez John », « Viens danser le twist », « Laisse les filles »... Les chansons du Johnny de 20 ans sont des choses vues de « surpat » (puisque tel était le nom que l'on donnait aux « surprises-parties » de l'époque). Le « Johnny Hallyday » des débuts se construit avec ses chansons, entre un « je » et un « tu », qui jouent sur l'identification avec un public « copain ». Le « je » des chansons de Johnny, dans les années soixante, est celui du « jeune » qui défie ses parents, se lance dans la vie, veut flirter et réussir – le « je » de son public « cœur de cible », à défaut du sien propre. Un chanteur abandonné, ou plutôt désincarné, en dépit de sa sur-vitalité. Johnny a décidément une capacité d'adaptation étonnante : « C'est très facile, pour moi, de m'adapter. Je me sens aussi bien à l'aise en smoking qu'en jean et blouson noir » (livret de l'intégrale discographique de 1993). Au point que Jimmy Page, le guitariste de Led Zeppelin, refuse de voir en lui autre

chose qu'un « photocopieur musical ». Mais alors, qui est « Johnny Hallyday » ?

« Ma mère me dit régulièrement / Tu ne fais rien tu perds ton temps / Tu ferais mieux de travailler / Au lieu de t'en aller traîner » : Johnny Hallyday, pour sa première apparition à la télé, en 1960, vient de chanter *Laisse les filles*. Planté à côté d'une Aimée Mortimer en robe à fleurs, et d'une Line Renaud en robe en rayures, « Johnny Hallyday » (ces dames font sonner le « h », car elles connaissent l'américain), Johnny Hallyday, donc, (ou « Monsieur oui-non », comme l'appelle Aimée Mortimer, délicieusement castratrice), est nettement moins à l'aise lorsqu'il s'agit de parler. Aux côtés de l'ancienne chanteuse lyrique (Aimée Mortimer) et de la meneuse de revue (Line Renaud), si pomponnées, si apprêtées, aux coiffures si impeccables qu'elles en deviennent inquiétantes, Johnny figure pour la première fois le « jeune rockeur », en chemise noire et la guitare en bandoulière, comme il se doit agité, et comme il se doit monosyllabique. En professionnelle un peu condescendante, Aimée Mortimer tente une accroche charitable, suggérée par la chanson : « « Laisse les filles », c'est un conseil de votre mère, non ? » « Bien sûr », bredouille alors l'apprentie vedette, s'attirant les cris extasiés de l'animatrice : « Il a dit "Bien sûr !" » – et a dépassé le stade « oui-non ».

Bien sûr...

Mais pas plus que « Johnny » n'est le fils d'un Américain et d'une Française, comme il vient de l'affirmer, toute honte bue, à Mme Mortimer, il n'a pu écouter les sages conseils de sa maman, qui n'est plus

à ses côtés depuis longtemps. Qu'importe: «Johnny Hallyday» vient de recevoir son baptême cathodique. La légende «Hallyday» est en route.

Je m'appelle Jean-Philippe Smet  
Je suis né à Paris  
Vous me connaissez mieux  
Sous le nom de Johnny  
Un soir de juin en 1943  
Je suis né dans la rue  
Par une nuit d'orage  
(«Je suis né dans la rue»,  
paroles de Long Chris, 1969)

Naître dans la rue, un soir d'orage, c'est ce que doivent faire les héros romantiques, ou leur avatars modernes, les rockeurs. À défaut de naître dans la rue, donc, «Johnny Hallyday» est né sur un lit de camp, à la clinique Villa Marie-Louise, 3 Cité Malesherbes, le mardi 15 juin 1943, à 13 h. L'enfant est Gémeaux, et on peut gloser sur la dualité Smet / Hallyday. Un lit de camp, car la France fait beaucoup de bébés, ces bébés qui seront le premier public de «Johnny». Le petit garçon pesait 3,5 kg, ce qui devait légitimement ravir sa jeune et jolie maman, Huguette Clerc. Pour le père, Léon Smet, c'était déjà sans doute plus compliqué. C'est une chose de regarder le ventre d'une belle jeune femme de 23 ans s'arrondir, dans un atelier d'artiste, c'en est une autre de se voir père, à 35 ans, dans un Paris de froide guerre, surtout quand on est encore marié à une autre femme. Plus tard, «Johnny» aura des mots durs et désabusés à l'égard de sa naissance:

« Ils sont “sortis” ensemble et je suis venu. C’est tout » : l’enfant naturel n’est même pas l’enfant de l’amour, seulement du hasard. On imagine que ne pas se savoir vraiment désiré par ses parents invite à vouloir être aimé par d’autres – des fans, un public, qui vous suivent, vous comblent, vous acclament. L’« idole des jeunes » est en tout cas déclarée par sa seule mère : certes, Vichy, dans sa grande bonté, autorise les pères mariés ailleurs à déclarer leurs enfants, quand ils sont français, mais Léon est belge. Bienvenue donc à « Jean-Philippe Léo Clerc ». Le bébé a pour second prénom une version tronquée de celui de son père. Son prénom composé est très à la mode : en 1943, les Français aiment beaucoup ce prénom « Philippe ».

C’est d’ailleurs un trait de famille que cette bâtardise charmante, car Huguette Clerc, elle aussi, porte le seul nom de sa mère, qui n’a jamais épousé son père. Dans *Destroy*, son autobiographie, Johnny Hallyday se plaît à imaginer ce grand-père inconnu sous les traits d’un soldat américain cantonné en France dans les années vingt, se réinventant une filiation américaine qu’il avait à ses débuts usurpée, ou à tout le moins empruntée. Huguette Clerc est une jolie fille de condition très modeste, à la santé un peu fragile. Une pleurésie l’empêche de poursuivre son apprentissage de coiffeuse. Elle devient alors vendeuse dans une crèmerie montmartroise. Les crémiers sont charmants et la logent dans une petite chambre avec cuisine située à côté du magasin. Un jour, un grand beau jeune homme aux superbes yeux bleus fait son entrée. Elle est bien jolie, la crémillère de la rue Lepic ! Le beau jeune homme la sort, l’emmène au théâtre.



Ils fréquentent la bohème désargentée de Montmartre et croisent des artistes qui crèvent de faim, mais deviendront parfois des vedettes – ainsi de Jacques Dufilho. Elle est séduite, éblouie. Adieu veaux, vaches, cochons, crèmerie, au grand désespoir des crémiers : Huguette les quitte, et s'installe avec Léon Smet, rue Cyrano-de-Bergerac d'abord, puis au 23 rue de Clauzel, dans un atelier de peintre. Elle est bientôt enceinte.

Léon Smet n'a pas non plus connu son père, disparu dans un accident de chemin de fer alors qu'il était tout bébé. Fils d'un Flamand et d'une Wallonne, il a été élevé par sa sœur, Hélène Mar. Mme Mar, de vingt ans son aînée (elle est née en 1888, lui en 1908, il est le petit dernier sans doute fort chéri d'une fratrie de quatre), a connu une petite gloire comme actrice du muet, sous le nom d'Eleen Dosset. En a-t-elle gardé la nostalgie d'une grande carrière avortée ? En tout cas, elle a décidé qu'elle ferait de son frère Léon un grand acteur. Pour ce faire, elle l'inscrit au Conservatoire de Bruxelles, où Léon se révèle être un aspirant comédien plus que prometteur, qui joue dans un premier film en 1924. Danseur, jongleur, chanteur, clown, Léon Smet ouvre un cabaret à Bruxelles et s'y produit, sous le pseudonyme de « Jean-Michel ». Son tour de chant intègre des chansons engagées comme celle de Gilles et Julien (« Mesdames et messieurs, mes chers parents / Tous ceux qui vont avoir 20 ans »). Il se marie également assez jeune, avec une jeune femme prénommée Nelly. Dans une Belgique cancérisée par l'extrême droite, Léon Smet est indubitablement à gauche. En 1937, il joue le rôle-titre du film muet *M. Fantômas*, et, en 1939, avant d'autres, il traverse

la Belgique et rallie Paris. Impasse Ronsin, il fonde la Compagnie de la Rose, troupe de théâtre avec laquelle il va monter une pièce de Michel de Ghelderode. Il se produit à L'Esprit de Saint-Germain-des-Prés, le cabaret d'Agnès Capri, rue Molière, où il croise de futures gloires, qui garderont de lui un souvenir admiratif, Marcel Mouloudji et Serge Reggiani. En 1943, il travaille à la *Fernsehsender Paris*, rue Cognacq-Jay. Il a même été chargé d'en organiser la soirée d'inauguration, au Magic City, en mai. Il est l'un des premiers réalisateurs de la télévision française, mettant en scène *Télé-Fantaisie*, une émission de variétés, ancêtre des formats dans lesquels son fils se fera plus tard connaître. Pas de doute : le père de « Johnny » est un intellectuel, un homme plein de promesses, créatif, bourré d'idées, qui ne recule pas devant les projets, les innovations techniques. Mais c'est aussi un velléitaire, (« l'homme du sentiment provisoire », dira une de ses amies), un époux et un père évanescent, laissant comme adresse « chaumière du calme, île de la solitude », et qui s'évade de plus en plus dans les vapeurs de l'alcool. Lorsqu'il franchit la porte de la crémèrie de la rue Lepic, il a déjà été marié deux fois, et court toujours après une vraie carrière.

Dès les premiers mois de l'enfant, Léon Smet n'est pas un père modèle. On raconte que, lors de son retour de la clinique, une semaine plus tard, Huguette a trouvé le lit et la layette de l'enfant vendus – il fallait bien que Léon mange, ogre dévorant le trousseau de son petit. On dit aussi parfois que la scène est arrivée plus tard : en visite en Belgique, chez son géniteur, Jean-Philippe trouve une chambre vidée de ses

affaires : plus de jouets, plus de lit d'enfant, bradés par le père indigne. L'exactitude chronologique importe moins que l'anecdote, dont on ne connaît d'ailleurs pas avec certitude la véracité. Le père de Jean-Philippe était un père « abandonnant », dirait la psychiatrie moderne. La blessure est patente : Jean-Philippe va maculer d'excréments les murs d'une de ses chambres d'enfant. Il faudra que le futur Johnny se construise face à l'image d'un père qui monnaie son existence, qui l'échange contre de la nourriture et des cigarettes.

La question du « nom du père » est en tout cas résolue pour Jean-Philippe d'une façon pour le moins cocasse. Début 1944, en effet (Jean-Philippe a à peine un an), Léon part faire une course à la crèmerie. Il dira avoir croisé sur la route une ancienne fiancée : en tout cas il ne retrouvera jamais le chemin de la maison. Mais Huguette est tenace : par Mme Mar, peut-être (ou l'idée est-elle venue de la tante de Jean-Philippe, qui rêvait pour son neveu d'une respectabilité bourgeoise ?), la jeune mère retrouve la trace de Léon, qui a entre-temps divorcé, et le convoque à la mairie pour un mariage express. C'est chose faite le 7 septembre 1944, à la mairie du IX<sup>e</sup> arrondissement, près de l'endroit où habite Hélène Mar. Des témoins trouvés dans la rue, deux « oui », des signatures, « au revoir madame », et le père disparaît de nouveau dans la nuit, mais l'enfant n'est plus un bâtard : il s'appelle désormais Jean-Philippe Smet, seize mois après sa naissance. Il est baptisé dans la foulée, le 10 septembre. Il n'empêche : privé de la cellule familiale traditionnelle dans la France des années cinquante et soixante, Jean-Philippe sera le fils de personne, le fils sans père, et

donc « le fils de Boche », ou le fils de divorcé, stigmates sociaux que la légende de Johnny va récupérer pour les convertir en signes positifs. Huguette a-t-elle pensé fixer Léon à un lieu, à un foyer ? Mais ni la naissance de son fils ni son mariage n'attachent suffisamment Léon Smet, l'artiste, qui reprend sa route. Il quitte la France : on le retrouve en 1946 à Radio-Alger, puis on perd sa trace. Huguette se lasse, sans doute, ou veut refaire sa vie. Le divorce d'Huguette et de Léon sera prononcé par défaut en 1954 : le mari fantôme est resté introuvable. Il laisse à son fils le goût de la scène, et une paire d'irrésistibles yeux bleus.

« Johnny » est donc le fils d'une très jeune femme, et d'un homme courant d'air. Huguette peut sembler bien désarmée, seule avec son enfant, dans un Paris qui se relève de la guerre. Qu'à cela ne tienne ! Hélène Mar est là.

En 1944, Hélène Mar, la sœur de Léon, habite Paris, au 13 rue de la Tour-des-Dames, avec son mari Jacob et ses deux filles, Menen et Desta. La tante de Jean-Philippe a déjà un âge respectable, 56 ans. Desta a à peine 20 ans, Menen un peu plus : Hélène les a eues sur le tard, ayant sans doute déjà un enfant dont elle doit s'occuper, Léon. Les deux jeunes filles, dotées d'exotiques prénoms d'origines africaine et flamande, sont danseuses classiques. « Mme Mar » (car on appellera toujours ainsi cette dame tirée à quatre épingles, souvent chapeauté à l'ancienne, qui traînera dans le sillage de la star du rock) a sans doute voulu reproduire la manœuvre qu'elle avait tentée – sans grand succès, elle doit désormais le reconnaître – avec son frère : faire

de ses filles des artistes, si possible reconnues. Et pour elles, comme pour Léon avant elles, elle a choisi le meilleur : l'Opéra, et Serge Lifar. Le chorégraphe règne depuis 1930 sur l'Opéra de Paris, dont il a fait un temple de la danse de tout premier plan. En 1944, Hélène Mar aide toujours son petit frère fantasque et s'éprend naturellement du rejeton de celui-ci, poupon joufflu aux yeux bleus absolument irrésistible. La marraine de Jean-Philippe est d'ailleurs Menen, la fille aînée. Le jour du baptême, les deux sœurs se disputent l'enfant. Non désiré par ses parents, Jean-Philippe est décidément sur-entouré de l'amour de sa famille paternelle. Famille qui va bientôt investir en lui, à son tour, nombre de rêves et de fantasmes de carrières artistiques vécues par procuration.

L'histoire d'Eleen/Hélène a un aspect proprement romanesque. Avec elle, le Paris populaire des environs de la Trinité rencontre les plaines du Plat Pays, après un passage vers les hauts plateaux éthiopiens. La belle Belge a en effet épousé Jacob Mar, lui-même fils d'un pasteur protestant et d'une Éthiopienne. Les parents de Jacob semblent sortir d'un livre d'images des années trente, ou d'un ouvrage de propagande coloniale : l'Éthiopienne serait une princesse de sang, de la famille du Négus. Le grand-père pasteur a traduit la Bible dans les langues vernaculaires. Comme tout bon fils de famille, Jacob Mar a quitté l'Afrique à l'adolescence pour poursuivre ses études en Europe. Son frère, qui l'accompagnait, est mort sur le bateau. Sur le front, Jacob porte une cicatrice : il aime à dire qu'elle est la marque du sabot qu'un pur-sang rétif lui a laissée. À Jean-Philippe, qu'il appelle avec tendresse « Pipo », il racontera les

parfums et les sables de l'Orient, et lui dira qu'il a les yeux aussi bleus que ceux de Lawrence d'Arabie. Avec lui, Jean-Philippe n'a pas besoin de livres d'images ou de lanternes magiques. C'est beaucoup mieux que les histoires des mamans et des papas classiques, pleines de chasseurs et de lapins, finalement. Desta et Menen, les deux filles du couple, ont d'ailleurs la beauté typée des métisses. Il faut imaginer «Johnny», chérubin blond aux yeux bleus, au milieu de cette famille qui illustre avant l'heure ce que l'on appellera «la diversité». Jacob, le prince de l'au-delà des mers, et Hélène, issue d'une famille de cheminots, forment une sorte d'entre-deux social somme toute assez étrange : ils gravitent dans un milieu artistique ni médiocre ni flamboyant. Jacob travaille à la radio, il anime sur Radio-Paris une émission appelée *Le Quart d'heure colonial*, Hélène tente de placer ses filles.

L'oncle Jacob, première figure masculine continue de la vie de Jean-Philippe, a-t-il été le premier père de substitution d'une longue série ? Oui, affirme Desta dans son livre de souvenirs. À Bernard Violet, Johnny dira au contraire qu'il était bien trop jeune pour se souvenir de cet oncle. Ou plutôt si : qu'il se souvient de ses coups de canne. Et que les yeux bleus de Lawrence d'Arabie, il les a vus lui-même, surtout, plus tard, en découvrant le film. Ou alors les coups de canne, c'était plus tard. L'oncle a peut-être été gentil, les premières années, avant que la guerre ne le brise, avant que les souvenirs de Jean-Philippe ne soient précis. Jacob a-t-il été un oncle à belles histoires ou un père Fouettard ? Quelques mois après le premier anniversaire de Jean-Philippe, en tout cas, Paris est libéré.

« Radio-Paris ment, Radio-Paris ment, Radio-Paris est allemand » fredonnait Radio-Londres. Les beaux jours de Jacob Mar sont terminés : l'ami de Lawrence et de la Reine de Saba est arrêté le 28 mars 1945 et emprisonné à Fresnes. Il sera reconnu coupable de faits de collaboration en 1946 et condamné à cinq ans de prison. Il n'accomplira pas la totalité de sa peine, mais quelque chose s'est indubitablement brisé en lui. Pour Jean-Philippe, c'est une nouvelle implosion d'un cercle familial déjà peu canonique.

Dans l'immédiat, en effet, Hélène et ses filles vont donc devoir faire bouillir la marmite. À moins qu'elles ne préfèrent fuir une France en pleine épuration. La parenté avec un détenu à Fresnes pour faits de collaboration est sans doute délicate. Hélène, Européenne avant l'heure, et pleine d'expédients, a une idée : mettre la Manche entre Jacob et le reste de la famille. À Londres, l'*International Ballet* est prêt à engager Menen et Desta comme danseuses. Les sacrifices financiers consentis par Mme Mar, le choix aventureux d'une carrière artistique pour les filles du couple a donc payé : la danse est le billet de l'évasion des Mar. On ne sait trop comment les deux toutes jeunes filles ont obtenu cet engagement : peut-être Hélène Mar a-t-elle sollicité le maître Serge Lifar, qui doit aussi quitter la France un moment : la Résistance lui reproche d'avoir continué à diriger l'Opéra sous le joug allemand.

Il reste toutefois un souci : il faut bien que quelqu'un reste pour s'occuper de Jacob, et aller le voir en prison. Ce sera Huguette. C'est décidé : la jeune mère va rester à Paris pour s'occuper de son beau-frère, lui porter des

vivres à Fresnes, le soutenir. En échange, Jean-Philippe va s'embarquer pour Londres, dans les bagages et les jupes de ses tante et cousines. L'arrangement ne peut qu'étonner. Abandonnée par son mari volage, Huguette, pas encore 25 ans, voit donc partir son fils en septembre 1945. Il marche. Commence à parler, sans doute. Elle ne le reverra qu'un an plus tard, bien grandi, évidemment, puis de moins en moins, de loin en loin, tandis que Johnny tentera, en cachette, de (re) nouer les liens avec la jolie femme qui lui a donné la vie, et qu'il ne sait pas appeler maman. « Appelle-moi maman », lui intime Huguette, à Noël 1946, quand elle le revoit enfin. Mais Jean-Philippe ne peut pas, et a un argument imparable, à hauteur d'enfant : « Tu es trop jeune pour que je t'appelle maman. » La « maman », pour Jean-Philippe, c'est « Mme Mar », celle dont il va partager le lit, jusqu'à un âge assez avancé. C'est la dame respectable, qui en 1944 a la cinquantaine bien tassée, qui est forcément sa « maman ». Pas la si jolie blonde qui n'a pas encore 30 ans. En 2013, il parle de cette mère qui l'a oublié « jusque dans son ventre », et qu'il ne voit que dans les magazines où elle pose. Dans les années 2000, pourtant, Johnny recueillera Huguette chez lui. Elle y mourra. Et il lui aura dit « maman », enfin.

Qu'a-t-elle pensé de cet accaparement par la tante, voire de cet enlèvement, la petite crémière de la rue Lepic ? N'a-t-elle pas eu la force de résister à cette maîtresse-femme qu'était Hélène Mar ? En eut-elle le cœur navré ? A-t-elle été soulagée, finalement désireuse de recommencer à zéro, reconnaissant qu'elle s'est fourvoyée avec Léon ? Mme Mar et Desta auront à



cœur de montrer qu'elles ont pris soin de Jean-Philippe mieux que sa propre mère ne l'aurait jamais fait. Huguette aurait été une « mauvaise mère ». Elle aurait failli mettre Jean-Philippe à l'Assistance publique. Il n'en a jamais été question, dira Johnny plus tard. Est-ce vrai ? Veut-il garder toute sa tendresse pour cette mère affaiblie qu'il a vue mourir chez lui ? Ayant déjà été délaissé par son père, Johnny, sans doute, se refuse à considérer aussi l'attitude de sa mère comme un abandon. Il faudra en tout cas que Johnny, comme tous les adolescents, « tue » le père. Mais aussi la mère, et la tante, et les cousines.

À Paris, recommandée par Paul Eluard, Huguette entamera une carrière de mannequin dans de grandes maisons de couture, se remariera, aura deux autres garçons, des demi-frères que Johnny connaîtra. Elle apprendra peut-être à faire le deuil de « Jean-Philippe ». Un jour en tout cas, elle ira le voir sur scène, ce chanteur de 20 ans, ce flamboyant « Johnny Hallyday » qu'elle a quand même mis au monde.